

CHAPITRE XXVII

Les roches d'Ousekhé. — La magie noire. — L'homme blanc a des soleils dans les yeux. — Le vieux sultan avare. — Un modèle de roi nègre. — Ruiné par les hongos. — Nuits glaciales. — Les marches au clair de lune. — Lassitude. — Au Mpwapwa.



PARTIR de Khonko, je suivis un itinéraire tout à fait différent de celui que j'avais pris à l'aller, et, s'il fut plus court, je ne le crois pas moins onéreux que le précédent sous le rapport des tributs à payer.

La première étape me conduisit à Ousekhé, un des plus pittoresques endroits de l'Ougogo : qu'on s'imagine une vaste plaine découverte où l'on arrive par une brèche de la montagne et, deçà et delà, semblables à des tourelles de granit, d'énormes blocs solitaires d'un aspect

saisissant et de formes bizarres et imprévues ; éclairées par les pâles reflets de la lune naissante, et profilant leurs silhouettes fantastiques sur le bleu sombre du firmament, ces masses rocheuses toutes nues, éblouissantes de blancheur, paraissaient dans la nuit comme des sentinelles gigantesques ou des fantômes drapés dans de larges suaires aux plis marmoréens.

Quelques-unes atteignent des proportions considérables, au point que les indigènes racontent la mort d'un éléphant qui, disent-ils, se serait noyé dans un étang situé sur la crête d'un de ces colosses de pierre. Assurément c'est là une légende, car en admettant même l'existence possible d'un immense réservoir au sommet d'une de ces colonnes, les parois à pic en sont si glissantes que l'escalade, déjà fort malaisée pour un homme, voire pour un singe, en serait impossible pour un lourd quadrupède, quel qu'il fût.

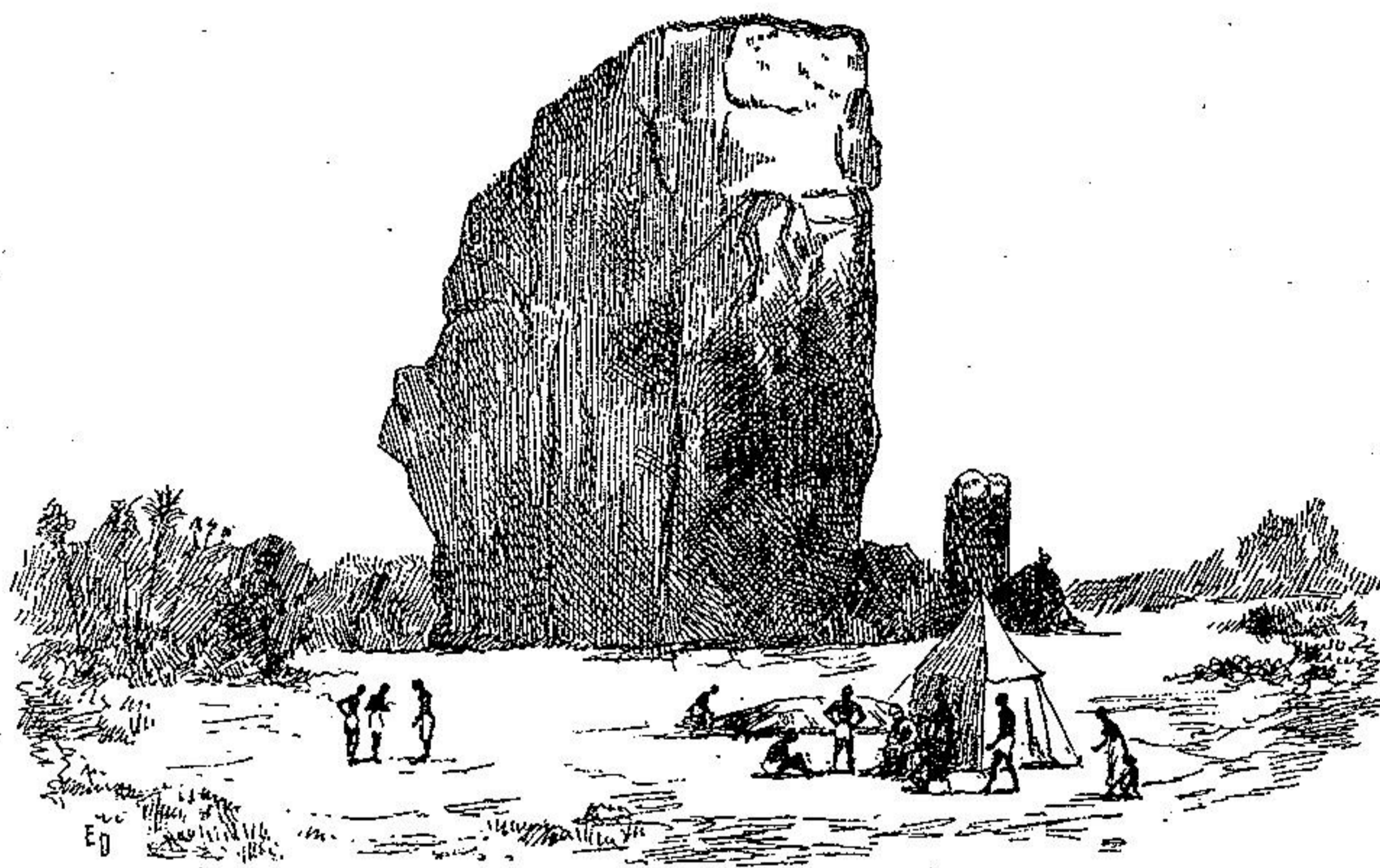
On n'y rencontre que des damans ou *hyrax*, sorte de rongeurs dont la fourrure est précieuse et qui, grâce à la curieuse conformation de leurs pieds, parviennent à s'accrocher aux surfaces les plus polies, à s'y maintenir et à y circuler facilement ; aussi élisent-ils volontiers domicile sur ces rochers isolés où ils trouvent un rempart assuré contre l'incursion des hôtes de la forêt qui leur font une chasse acharnée : de fait, leur chair est bonne et ressemble beaucoup à celle du lapin.

Mon camp se trouvait adossé au pied d'une de ces audacieuses formations granitiques ; et, pendant les loisirs que leur donnèrent les débats du hongo, mes hommes battirent les environs pour recueillir des œufs d'autruche dont ils me rapportèrent plusieurs douzaines ; ces volatiles sont nombreux dans la plaine d'Ousekhé, et presque tous les guerriers de ces districts possèdent de somptueuses coiffures faites de la précieuse dépouille de ces oiseaux ; ignorant la valeur de ces plumes, jusqu'à ce jour les indigènes n'en ont encore fait aucun trafic.

Au demeurant, cet endroit est des plus fertiles et excessivement giboyeux ; jadis Ousekhé était même un des villages les plus prospères de l'Ougogo, mais ses habitants émigrèrent en 1871, lors de la tentative des Arabes qui voulurent traverser de force le pays des Vouagogo ; Ousekhé fut la limite extrême qu'ils atteignirent : arrivés là, mourant de faim, de soif, de maladie, ils succombèrent en si grand nombre que le lieu fut considéré comme maudit, et pendant longtemps les naturels le désertèrent complètement. Aujourd'hui la confiance renaît, peu à peu la population est revenue, et tout fait supposer qu'Ousekhé reverra bientôt sa splendeur passée.

Son sultan toutefois est absolument dépourvu de décorum : c'est un vieux petit nègre, ridé, ratatiné comme une pomme sèche, le corps enduit d'une

couche de graisse nauséabonde, les reins couverts d'un étroit pagne bleu crasseux et tout en loques. Généralement les chefs des villages ne se rendent pas aux camps des étrangers, mais à Ousekhé on ne voit pas chaque jour passer des hommes blancs, et, la curiosité l'emportant sur l'étiquette, je me vis favorisé de la visite de ce bonhomme qui, tout en mâchonnant du tabac, me fit sur les moindres choses les questions les plus saugrenues : cependant, lorsqu'il s'agit de traiter le hongo, ce masque de niaiserie ne tarda pas à faire place à une rouerie de fin matois, et je fus obligé de lui



CAMP A OUSEKHÉ.

laisser à titre de tibut quatorze houes en fer et un peu de poudre, sans compter la part de son vizir qui vint encore me mendier un doti d'améri-kani comme gage de bonne amitié. C'est effrayant le nombre d'amis africains que renferme dans ses plis une balle de cotonnade ! Il n'y eut pas jusqu'au sorcier de l'endroit qui ne se crût autorisé à quémander un bout d'étoffe pour la peine qu'il s'était donnée de faire parler les esprits.

Le pays entier est voué du reste à la plus grossière superstition, et la magie blanche aussi bien que la magie noire y font la pluie et le beau temps

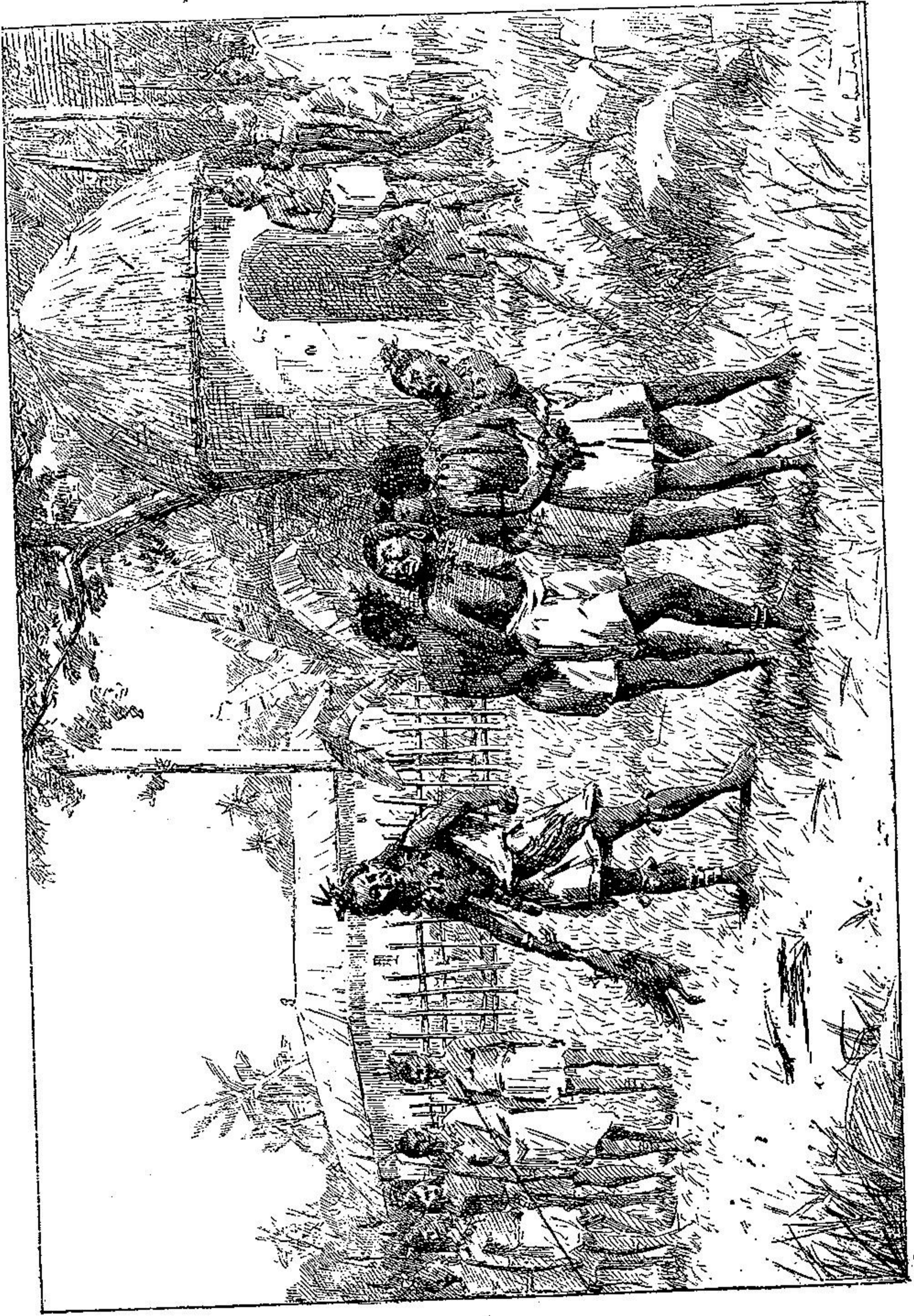
La première est relativement inoffensive : elle consiste à préparer des remèdes pour soulager ou guérir les malades, et ce métier de simple empirique peut être exercé par les femmes.

Tout autre chose est la magie noire qui entraîne l'idée d'une communion incessante avec les êtres surnaturels : elle éloigne ou appelle le bon et le mauvais sort, recherche et condamne les criminels, compromet le succès des récoltes, décide du triomphe des armes, le tout à l'aide d'incantations, d'exorcismes, de terribles mystères, dans lesquels les hommes seuls sont admis à pontifier.

La crédulité de ces peuplades est telle que, pour peu qu'ils soient habiles, les magiciens ne tardent pas à conquérir sur elles un ascendant et un pouvoir redoutables ; eux-mêmes finissent par prendre leur rôle au sérieux, et il s'est présenté des cas où les sorciers ont fait preuve d'un fanatisme convaincu qui allait jusqu'à la bravoure et au sacrifice même de la vie.

Le fétichisme, ce culte abject de la peur, est bien d'ailleurs celui des races demeurées dans l'enfance et qui peut-être sont à jamais incapables de s'élever au déisme : il consiste à faire de l'esprit nuisible une puissance, il suppose la matière perverse, le monde entier mauvais ; le fétichiste voit partout des ennemis, non pas à combattre, mais à détruire ; dans sa pensée, se guérir d'un mal signifie le transférer à un autre ; il en arrive ainsi non pas à détester le démon, mais à le flatter, le cajoler, pour qu'il se porte chez le voisin ; de là, cette tendance vers les moyens surnaturels, cette recherche du commerce infernal, et, conséquence fatale, l'influence illimitée des sorciers, détenteurs de cette science et de ses abominables pratiques.

Une des plus fréquentes incantations est celle qui consiste à lire dans les entrailles d'une poule à laquelle on a tordu le cou après lui avoir fait avaler au préalable un philtre magique. Accroupi au centre des cercles qu'il a tracés sur le sable, le mganga ou magicien étudie l'intérieur de la bête et, d'après cet examen, indique la personne coupable du crime ou du mauvais sort dont est frappé le roi, ou dont se plaint l'un ou l'autre puissant chef de la tribu. Si la chair palpitante noircit à la queue, c'est l'épouse qui est accusée ; à l'échine, c'est la mère ou la grand-mère ; aux cuisses, les autres femmes ; aux ailes, les enfants ; aux pattes, les esclaves. Ce premier arrêt rendu, tous les individus de la catégorie incriminée sont amenés autour du sorcier qui jette alors la poule en l'air, et le malheureux ou la malheureuse sur qui elle retombe est à l'instant mis à mort. Les supplices varient suivant le goût du magicien : tantôt c'est le bûcher, souvent aussi l'écrasement de la tête entre deux morceaux de bois qui sont resserrés progressivement jusqu'à ce que la cervelle ait jailli.



LA MAGIE NOIRE.

D'autres fois, quand éclate une guerre, ces barbares écorchent un jeune enfant, déposent le cadavre en travers du sentier et, avant de voler au combat, chaque guerrier enjambe ce talisman sanglant qui doit lui procurer un cœur ferme devant l'ennemi et le conduire sûrement à la victoire.

C'est surtout au Kanyéné où j'arrivai ensuite que la superstition a pris un développement inquiétant; et, bien que les esprits interrogés à mon sujet se fussent prononcés dans un sens favorable, je faillis avoir maille à partir avec les devins de l'endroit. Voici comment.

Pendant qu'on installait le camp, je me servis, suivant mon habitude, de la lentille de mes lorgnettes pour allumer mon tabac à l'aide des rayons du soleil; je ne pris pas garde aux indigènes qui me regardaient ébaubis et qui, déjà fort intrigués du lorgnon que je portais sur le nez et des jumelles que je braquais sur les environs, s'enfuirent épouvantés lorsqu'ils virent la fumée s'échapper de ma pipe. Le bruit s'en répandit aussitôt dans le village, et, l'effroi grossissant l'importance de la chose, on raconta au sultan que l'homme blanc avait des soleils dans les yeux, à telles enseignes qu'il mettait le feu à son tabac en le regardant.

De là à une prise d'armes générale il n'y avait qu'un pas, et mon étonnement fut grand lorsque, au lieu de pouvoir débattre le hongo, mes envoyés s'en revinrent bredouilles et me racontèrent la panique qui régnait au sein de la tribu.

Je fis de vains efforts pour convoquer les notables à seule fin de leur démontrer l'insanité de leur folles terreurs; personne n'osa s'approcher du camp, ce jour-là. Tous les sorciers des environs furent mis en réquisition pour se prononcer sur cet épouvantable phénomène: on égorgea force poules et moutons, on interrogea leur foie, leur chair, leurs spasmes d'agonie, on traça sur le sable des cercles cabalistiques dans lesquels, possédé par les esprits, le devin sautillait sur un pied en poussant des appels gutturaux, des *aouh! aouh!* diaboliques; bref, tout fut mis en œuvre pour savoir si l'homme blanc qui avait des soleils dans les yeux n'allait pas s'entendre avec l'astre du ciel pour jeter un mauvais sort sur Kanyéné, arrêter les pluies, faire manquer les récoltes, causer la mort du roi et la ruine du pays. Ces farces, dont le dénouement pouvait me causer de sérieux embarras, se prolongèrent toute la nuit et, comme de juste, donnèrent lieu à des chants, des danses, des criaileries sans fin, et à une consommation extraordinaire de pombé; mais il faut croire que l'oracle ne m'accusa pas d'avoir le *mauvais œil*, car le lendemain le sultan me fit savoir qu'il me rendrait visite.

O l'étrange monarque! Celui d'Ousekhé n'est pas beau, mais Kanyéné.

peut se vanter d'en posséder un qui est tout bonnement horrible : comme le premier, c'est un affreux petit vieux, mais plus repoussant, plus malpropre et plus déguenillé encore que son collègue d'Ousekhé ; sa tête est rasée, à l'exception de petits tortillons blanchis qui tombent en cordelettes le long des tempes ; sur son corps nu, huileux, ridé comme la cuirasse d'un rhinocéros, s'enroulent aux bras et aux jambes quelques anneaux de cuivre, et le lobe des oreilles, distendu d'une façon abominable, pend et ballotte jusque sur son épaule.

Appuyé sur un bâton, il arriva au camp, accompagné d'un ministre aussi dépenaillé que lui, hésita un instant en m'apercevant, s'enhardit, s'accroupit devant moi, tremblotant, et, portant à son front une main maigre et décharnée, m'adressa un respectueux yambo que son compagnon souligna avec servilité ; puis ils se regardèrent en riant d'un air bête, et aucun d'eux n'osa d'abord parler.

On eût dit d'une échappée de la Cour des Miracles.

Enfin après avoir ri, toussé, craché et vingt fois promené sa main de son pied à son genou, ce roi crasseux débuta par une série de jérémiades : c'est dans son village — on se le rappelle — que Carter avait enterré nuitamment un des éléphants indiens, et il paraîtrait que les pluies ayant manqué cette année-là les sorciers en ont conclu à un maléfice jeté par les hommes blancs ; n'osant me regarder en face mon visiteur aborda ensuite avec des précautions infinies la question de mes yeux, de mon lorgnon, de la lentille avec laquelle j'avais allumé ma pipe aux rayons du soleil ; je voulus renouveler devant lui ce phénomène qui le bouleversait à ce point, et lui en démontrer les causes toutes naturelles ; mais pris de terreur, le vieillard se leva aussitôt me voulut quitter ; je n'insistai pas et, le priant de demeurer, j'ouvris par quelques présents d'usage les négociations du hongo.

Avec son collègue d'Ousekhé, ce chef est un des seuls sultans de l'Ougogo qui soit venu débattre en personne, sous ma tente, le tribut de passage ; mais il paraît que le rusé compère se défie à tel point de ses ministres et nyamparas que jamais il n'ose s'en rapporter à eux du soin de gérer ses affaires ; dès qu'il n'opère pas lui-même, il se croit volé ou frustré ; en un mot, il tient à se rendre compte *de visu* de la force et de la richesse des caravanes et ne craint rien tant que de laisser glisser aux mains de ses subalternes quelques bribes dont il pourrait profiter. De plus, il évite de dévoiler à son entourage l'importance du hongo qu'il perçoit, et, aux yeux de son peuple, il cache soigneusement sa richesse.

Aussi, rien d'étrange comme la façon inquiète, mystérieuse, dont il empila sous son misérable pagne troué les étoffes que je lui remis ; il se glissa alors

timidement hors de ma tente, sortit du camp en inspectant d'un œil effaré tous les alentours, et, dissimulant de son mieux ce qu'il emportait, regagna son logis comme un malfaiteur qui fuirait le regard du gendarme.

Naturellement, ce vieil avare est très riche : dans son tembé s'entassent des monceaux d'étoffes qui pourrissent ou que rongent les fourmis blanches, et ce regard terne, hébété, brille sans doute de fauves éclairs lorsqu'il contemple tous les trésors étalés sous son humble toit.

Les gens âgés ne sont pas communs en Afrique : en maints endroits on les considère comme des bouches inutiles dont il est bon de se débarrasser, et lorsqu'un chef surtout n'est plus apte à manier la lance et à donner à tous l'exemple de la débauche et de l'orgie, on le fait disparaître sans autre forme de procès. Celuide Kanyéné a réussi jusqu'à présent à déjouer toutes les embûches, mais Dieu sait à quel prix ! et comme l'avare il vit dans une contrainte perpétuelle, se défiant de tout ce qui l'entoure.

En somme son village est prospère, florissant, très étendu ; les troupeaux y sont superbes, les cultures bien soignées, mais aussi on me fit acheter l'eau à un prix exorbitant, et pour hongo je dus payer trente-trois houes et dix dotis d'étoffes de couleur ; à ce compte-là, rien d'étonnant que le sultan de Kanyéné soit le Crésus de l'Ougogo.

Le sultan de Pembé, dont le village est situé à cinq heures de marche de Kanyéné, au sud-est de Pembé-Lampéra, me réconcilia fort heureusement avec l'Africain en général et les rois vouagogo en particulier : c'est, je me plais à le reconnaître, le chef nègre le plus bienveillant que j'aie rencontré.

Lorsque j'ouvris avec lui e palabre pour l'eau, il me déclara qu'il ne voulait rien en échange, et qu'il se trouvait heureux et honoré de pouvoir donner à boire à un homme blanc. Ma surprise fut grande, mais mon étonnement redoubla quand, abordant la question du hongo, il me dit qu'il recevrait volontiers de moi quelques houes en fer parce qu'elles sont indispensables à la culture de ses champs, mais que je devais conserver mes étoffes et autres articles pour le grand voyage que j'avais encore à faire jusqu'au pays des blancs.

« Quand un jour vous reviendrez de la côte, me dit-il, vous me donnerez alors quelques-unes de ces belles choses. »

Comme il ne me fixait pas de chiffre, je lui remis une demi-douzaine de houes ; il me remercia avec effusion et me fit don d'un mouton.

J'étais confus et à tel point saisi devant tant d'urbanité qu'un instant je doutai de son autorité et de sa puissance ; mais, au contraire, sa chefferie

est considérable et son pouvoir s'étend très loin; seulement, *rara avis*, c'est un sultan négre bienveillant, juste et bon, une sorte d'anachronisme vivant, égaré au sein de l'Ougogo.

Ne voulant pas toutefois lui rester inférieur en générosité, je le forçai d'accepter quelques riches étoffes et d'autre menus présents, lui faisant comprendre combien ses voisins seraient plus heureux si, au lieu d'exploiter indignement les caravanes, ils se contentaient de prélever un droit de passage modéré que nul ne leur contesterait.

A Mtita, je n'eus pas non plus trop à me plaindre; mais à Kommyanzaga, où j'arrivai le 24 septembre, règne un chef des plus intraitables. Il commença par exiger deux cents houes, puis cent cinquante, s'arrêtant à cent, le double de ce que je possédais, et se plaignit des hommes blancs, les traita de magiciens, leur reprocha de porter malheur partout où ils passent; bref, pendant les deux premiers jours il n'y eut moyen de rien conclure, et, les naturels étant venus faire du tapage dans mon camp, je fus obligé de les jeter à la porte en les bousculant un peu; dans cette échauffourée, un de mes hommes fut blessé, et le sang ayant coulé sur son territoire, le sultan voulut m'imposer une amende. Cette fois ma patience fut à bout et je lui déclarai que je partirais le lendemain sans rien lui donner; il s'en émut, et finalement me laissa aller non sans m'avoir délesté de quarante-quatre houes en fer et de six dotis d'amérikani.

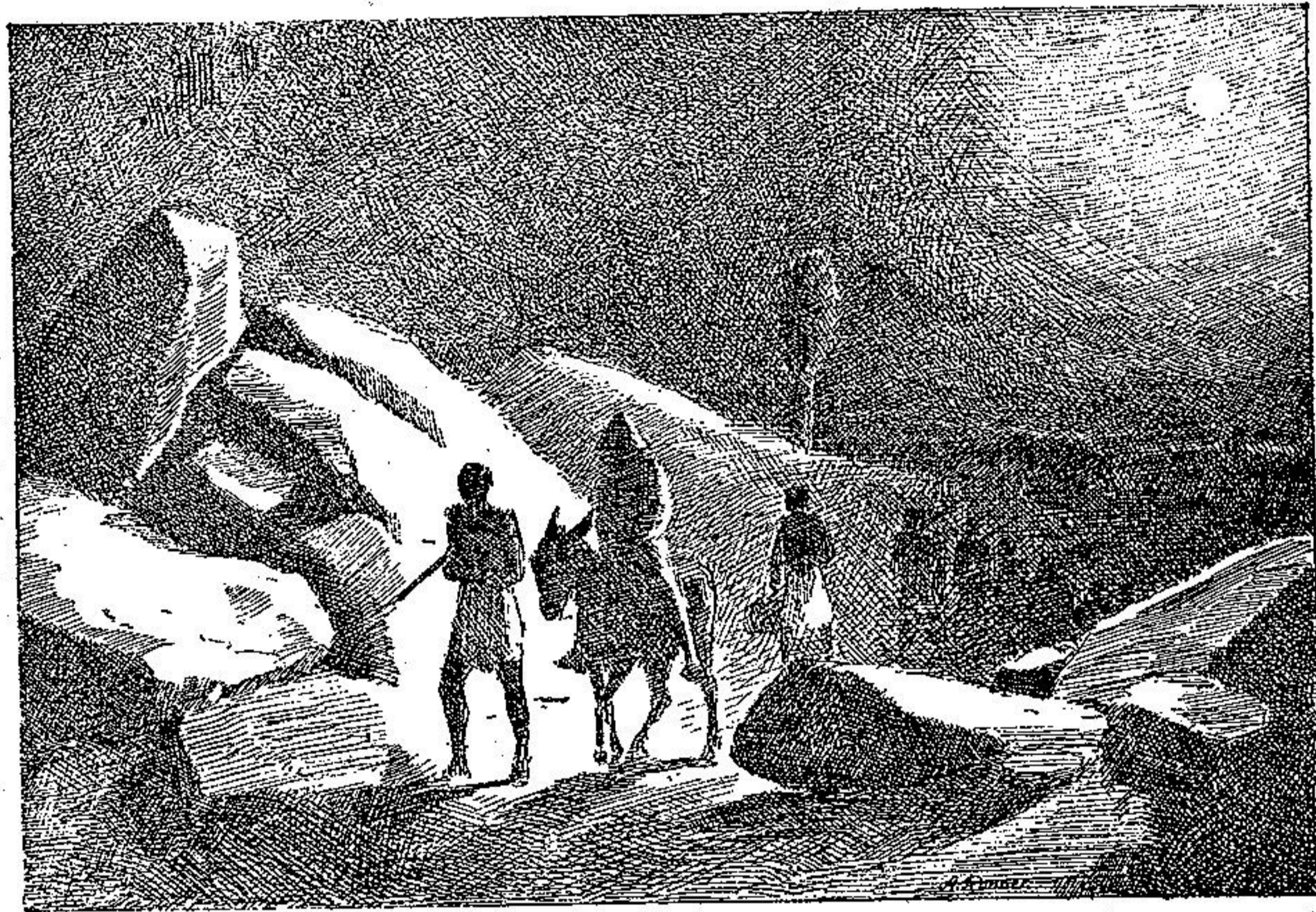
On le voit, mon bien s'éparpillait peu à peu entre ces mains rapaces, sans avoir jamais la satisfaction de donner de bon gré.

Pendant l'étape qui me mena ensuite à Mawala, je traversai trois grands noullahs desséchés, puis des plaines arides où croissaient quelques rares baobabs et des néfliers épineux dont le feuillage n'offrait aucune ombre protectrice contre les ardeurs d'un soleil de feu; mais dès que la nuit arrivait, aussitôt une bise âpre et violente parcourait ces vastes étendues découvertes, et le froid était si intense que je grelottais sous ma tente au point de ne pouvoir dormir; enveloppé dans d'épaisses couvertures de laine, je m'asseyais alors auprès des grands feux où mes hommes se chauffaient en claquant des dents. Plusieurs d'entre eux gagnèrent des fluxions de poitrine durant ces nuits où le thermomètre descendait à douze et même à neuf degrés, alors que pendant la journée il en avait marqué quarante-cinq et même cinquante.

Ces brusques variations de température me causèrent de fortes fièvres et mon mal s'aggrava cruellement: fournaise aux heures de soleil, glacière dès que l'ombre s'étendait sur nous, l'Ougogo présentait en ce moment l'image d'un entonnoir où s'engouffraient alternativement les rayons

brûlants des tropiques et les vents froids qui passent au-dessus des crêtes brumeuses de la frontière orientale.

Le 26 septembre, à Mawala, je croisai une forte caravane montante conduite par un Arabe de Zanzibar, qui transportait à Karéma un approvisionnement et un petit bateau à vapeur démonté; le sultan exigeait un hongo fantastique que le malheureux conducteur était dans l'impossibilité de payer; aussi se voyait-il immobilisé depuis dix jours dans cette inhospitable chefferie; heureusement, mon arrivée modifia l'attitude du tyranneau



LES ÉTAPES DE NUIT DANS L'OUGOGO.

à qui je déclarai que cette caravane appartenant à mes amis, je la prenais sous ma protection; il fut alors beaucoup moins exigeant dans ses prétentions et la colonne put partir, mais non sans y laisser quand même un lourd tribut.

Quant à moi, il me restait vingt-cinq houes que j'abandonnai à ce chef, bien déterminé à n'y pas ajouter un doti. En fait, d'ailleurs, non seulement je n'avais plus aucun de ces outils en fer qui sont la base du tribut, mais l'étoffe même menaçait de me manquer: je n'en avais pris à Taborah que

juste ce qu'il fallait pour gagner le Mpwapwa où je savais pouvoir me ravitailler ; or, la rapacité des Vouagogo aidant, j'étais ruiné avant même d'avoir quitté leur pays : c'est à peine si j'avais encore à ma disposition quelques mètres de calicot.

A Debwé, que j'atteignis ensuite, règne la mère du sultan de Mawala, à qui il est interdit toutefois de percevoir aucun hongo ; ce qui ne l'empêcha pas de venir solliciter un cadeau, et je la comblai de joie en lui donnant un peu de tabac en feuilles acheté dans l'Ounyanyembé ; je conseille fort aux caravanes descendantes d'en être toujours munies, car les chefs vouagogo, hommes et femmes, en sont extrêmement friands.

En cet endroit de l'Ougogo la scénérie est réellement splendide : au nord et au nord-est courent des rangées de montagnes à la teinte rubigineuse qui vont s'infléchissant vers le sud, tandis qu'essaimées dans la plaine d'énormes masses rocheuses surgissent deçà et delà comme des colonnes gigantesques, et qu'au loin apparaissent déjà les éperons septentrionaux des monts Roubého.

Prévoyant le moment où notre dernier doti allait être dépensé, j'ordonnai des étapes de nuit afin d'atteindre au plus vite le Mpwapwa ; la lune était précisément dans son plein et, en partant vers trois heures, nous pouvions avancer jusqu'au moment où le soleil devenait brûlant, c'est-à-dire vers huit ou neuf heures du matin.

Bien qu'elles fussent très fatigantes et même douloureuses, ces marches nocturnes m'ont laissé un souvenir ineffaçable ; à la douce lueur de l'astre d'argent, ces dédales rocheux prenaient des aspects fantastiques : parfois nous cheminions entre des rangées de strates puissantes qui faisaient l'effet d'une procession de revenants, ou bien dans une brèche étroite où à nos pieds il faisait nuit noire, tandis que les rayons de la lune mettaient aux crêtes des monts des bourrelets étincelants comme de la neige ; ailleurs, la lumière tombait à cru sur des amoncellements de dalles blanches couchées ou rejetées les unes contre les autres : on eût dit d'un lieu de sépulture de Titans, d'où les morts se seraient relevés en éparpillant le granit qui les étouffait depuis des siècles. Plus loin, atteignant un plateau élevé, nous dominions la plaine avec ses plis d'ombre, ses buissons, son moutonnement infini ; elle fuyait derrière nous, immense, silencieuse, poursuivie par l'astre d'argent, et devant nous les monts Roubého faisaient comme une trouée noire dans la voûte céleste qui ruisselait de clarté.

La caravane cheminait ainsi courageusement, mais nul ne chantait, on respirait à peine, car c'est le pays des féroces Vouahomba, et, d'ailleurs, l'angoisse de la faim est là qui talonne ces pauvres gens : notre dernière

coudée de kamiki s'en est allée aujourd'hui, et nous n'avons rien pour demain.

On marche, on marche toujours, avec ce coup d'épaule qui trahit l'effort de la volonté sur le corps brisé de fatigue ; parfois un des hommes s'endort, son pied butte contre une aspérité de roc ou s'embarrasse dans une liane : il tombe lourdement avec sa charge, se réveille et pousse un gémissement ; un instant arrêtée, la colonne repart aussitôt, et, de loin en loin, on entend encore le bruit sourd d'une chute et la plainte qu'elle arrache, sombre et étouffée comme un râle.

Moi-même, pendant ces étapes, je souffris beaucoup : il m'arriva d'être à tel point accablé de lassitude que je m'assoupissais en selle, et soudain je rouvrais le yeux pendant que mon corps roulait sur le sentier. Qui n'a connu cette lutte contre le sommeil, alors qu'appesanties les paupières se ferment forcément que tous les membres se détendent, qu'on s'agite en vain pour dompter l'engourdissement et que malgré soi la tête alourdie tombe comme une masse sur la poitrine oppressée ? C'est une véritable torture, mais elle est bien autrement cruelle lorsqu'elle vous étreint pendant ces marches forcées, au centre de l'Afrique inconnue, à la tête d'une caravane de nègres, au milieu des rochers déserts et dans une contrée de bandits ! Il faut que la fatigue soit arrivée à sa dernière limite pour vous vaincre au sein de tant d'émotions, de tant de préoccupations et d'angoisses.

« Mabrouki, crois-tu que nous arriverons ce matin au Mpwapwa ?

— Non, maître, ces grands pics sombres là-bas, c'est seulement Tchouniou je pense. »

La clarté de la lune décrut insensiblement, et bientôt l'obscurité se fit complète ; cet instant surtout est douloureux, c'est celui où la matière se révolte le plus contre la privation du repos dont elle a besoin, et il semble alors que la volonté elle-même veuille suivre dans sa couche le bel astre des nuits. Mais bientôt à l'orient apparaît indécise d'abord une nouvelle lueur : à sa blancheur d'opale succède un rose tendre qui lui-même se dore, se raie de stries pourpres, flamboie et incendie l'espace, et au-dessus des monts le jour paraît avec sa symphonie magistrale des couleurs les plus vives et les plus chatoyantes à la fois.

Tandis que tout s'éveille autour de nous, l'oiseau dans la ramure et l'insecte sous l'herbe, les reins brisés, transis de fièvre, l'œil farouche, les dents serrées et la gorge sèche, nous nous arrêtons dans ce pittoresque défilé de Tchouniou, et, sans élever de retranchement, sans avoir même la force d'aller puiser de l'eau, chacun se jette à terre et s'endort, vaincu par la fatigue et par un impérieux sommeil de plomb.

De toute ma caravane, Simba était l'homme le plus intrépide et le plus résistant à la fois; je l'appelai, et lui montrant ses compagnons dont les grands corps jonchaient le sol :

« Tu le vois, lui dis-je, ils ne pourront jamais atteindre le Mpwapwa aujourd'hui; or, nous n'avons pas de vivres, veux-tu en aller chercher là-bas? Mes frères blancs t'en donneront. »

Il prit avec lui un de ses compagnons et partit aussitôt; à trois heures de l'après-midi il était de retour et, grâce à ce courageux effort, chacun put se rassasier; le camp fut alors établi et nous passâmes la nuit en cet endroit.

Enfin, le lendemain 1^{er} octobre, nous arrivâmes au Mpwapwa où, au lieu de séjourner sous la tente, je logeai dans un tembé faisant partie de la Mission, et pendant deux jours je restai cloué sur un lit, sous le poids d'une fièvre implacable qui m'enlevait jusqu'à la perception des choses : les nerfs m'avaient soutenu pendant ces derniers temps et la réaction s'opérait.

J'en triomphai pourtant, et au bout du troisième jour je fus sur pied, prêt à me remettre en marche; mais comme c'était un dimanche et que le docteur Baxter semblait éprouver une certaine répugnance à traiter ce jour-là la vente des étoffes dont j'avais besoin pour achever mon voyage, respectant ses scrupules, je n'insistai pas et remis l'affaire au lendemain; le lundi fut consacré à ces achats et à réunir quelques provisions de route, et le mardi 15 octobre je quittai le Mpwapwa avec toute ma caravane.

